

7

“LA LUTTE POUR LE TRÔNE”

CANADIAN GEOGRAPHIC, DÉCEMBRE 2015



A polar bear's leg and paw are visible on the left side of the frame, standing on a snowy, tundra landscape. The background shows a vast, flat expanse of snow with sparse, low-lying vegetation under a clear blue sky.

LA LUTTE POUR LE TRÔNE

Le climat change dans le Grand Nord canadien et les ours blancs en ressentent les effets. Un de ces contrecoups, la présence croissante des orques dans les eaux arctiques, pourrait contribuer à détrôner le Roi du Grand Nord.

PAR SHARON OOSTHOEK

SOLITAIRE, UNE OURSE BLANCHE

vagabonde sur les rives occidentales de la baie d'Hudson, non loin de la ville de Churchill, au Manitoba. Elle s'arrête de temps en temps sur la plage rocailleuse, se dresse sur ses pattes arrière et scrute les eaux libres de la baie. Quelque chose a attiré son attention.

On est à la fin d'août. Bien des mois s'écouleront encore avant la formation, de plus en plus imprévisible, de la banquise qui lui fournit une plateforme sur laquelle chasser le phoque et reconstituer ses réserves de gras en prévision des mois maigres passés sur la terre ferme. Même s'il lui tarde que la banquise reprenne, ce n'est pas la glace qu'elle guette. Dans les eaux grises et froides, à environ 300 mètres du rivage, sept nageoires dorsales triangulaires trahissent la présence d'un groupe de visiteurs inusités dans la baie : des orques (ou épaulards).

L'ourse est peut-être aussi surprise de voir ces intrus que ces touristes dont le Zodiac tourne au ralenti à un jet de pierre de la meute. Remi Foubert-Allen, le conducteur du bateau de la société Sea North Tours, qui habite Churchill depuis toujours, s'écrie de surprise par dessus le bruit du moteur : « Mais c'est des orques ! Incroyable ! Regardez la nageoire dorsale de ce mâle ; elle doit faire au moins sept pieds ! » Stupéfait, il fait de grands gestes vers la meute. Remi Foubert-Allen sait une chose que la plupart des gens ignorent : jusqu'à récemment, les épaulards étaient rarement observés dans la baie d'Hudson.

Jobie Attiaq, chasseur inuit de la baie de l'Arctique, au Nunavut, et président de l'organisation des trappeurs et des



Une orque sautant hors de l'eau (CI-DESSUS) près de Churchill, au Manitoba. Des ours blancs (PAGES PRÉCÉDENTES), considérés depuis longtemps comme les superprédateurs de l'Arctique, ont été vus en train de dévorer les restes de repas d'une orque (PAGE OPPOSÉE).



chasseurs du village, a remarqué le même phénomène sur la côte nord-ouest de l'île de Baffin. « À la fin des années 1990, on a commencé à remarquer des orques aux alentours de l'inlet de l'Amirauté et même au détroit d'Adam et jusqu'ici dans la baie de l'Arctique, raconte-t-il. On n'avait jamais vu ça avant. Et maintenant, les orques viennent souvent. »

De fait, les signalements d'orques dans la baie d'Hudson et dans l'est de l'Arctique canadien ont augmenté depuis l'an 2000, ce qui amène les scientifiques à entrevoir l'avènement d'un nouveau prédateur alpha dans le Nord. Ils affirment que la disparition de la glace de mer ouvre de nouveaux terrains de chasse pour l'épaulard, mais réduit du même coup l'habitat du monarque au long règne : l'ours blanc.

Steve Ferguson, un biologiste de Pêches et Océans Canada, figure parmi les chercheurs qui tentent de comprendre les raisons de la présence des orques et ses répercussions sur l'écosystème arctique. À son avis, ces cétacés se déplacent vers le nord à mesure que les changements climatiques leur ouvrent des aires de chasse riches en bélugas, en baleines boréales, en narvals et en phoques qui leur étaient autrefois inaccessibles. D'après ses recherches, les glaces du détroit d'Hudson leur barraient le passage et les empêchaient de se rendre dans la baie d'Hudson. Les orques évitent généralement la glace de mer qui risque d'endommager leur haute nageoire dorsale lorsqu'elles nagent sous la banquise. Mais le déclin de la surface englacée dans le détroit en été depuis les années 1960 explique vraisemblablement le fait que les épaulards du nord-ouest de l'Atlantique se fraient un passage jusque dans la baie.

Les statistiques du Service canadien des glaces confirment cette conclusion. Elles révèlent une diminution de 15 à 20 % par décennie depuis 1968 de la concentration de glace de mer estivale dans la baie et le détroit d'Hudson ainsi que dans le détroit de Davis. À l'île de Baffin, on enregistre une baisse de 10 à 15 % par décennie.

Le collaborateur de Steve Ferguson, Jeff Higdon, biologiste de la faune à Winnipeg, a compulsé d'anciens registres de chasse à la baleine et interrogé des chasseurs inuits en vue de créer une base de données sur les signalements d'orques dans la région. Il raconte que les baleiniers européens rédigeaient des registres

détaillés dès le début du XVIIe siècle. Mais ces textes ne comportent aucune mention de ces redoutables prédateurs dans la baie d'Hudson avant que le XXe siècle ne soit bien entamé. « À ma connaissance, le premier document qui signale leur présence dans la baie d'Hudson date des années 1940 », précise-t-il.

Les signalements se sont poursuivis depuis la fin des années 1960, avec 7 observations pendant cette décennie et 12, pour la décennie 1970 ainsi que la suivante. Les années 1990 ont connu une légère hausse avec 16 signalements, tandis qu'on assiste à une véritable explosion de 2000 à 2009 avec 84 observations. On en compte 24 de 2010 à 2014. Les scientifiques de Pêches et Océans Canada ont commencé à s'intéresser à ce phénomène en 2005, ce qui a probablement fait monter les chiffres, mais une tendance nette se dégage.

La même situation se produit dans l'est de l'Arctique canadien. Depuis au moins la fin du XIXe siècle, les orques ont été observées pendant l'été dans la baie de Baffin et le détroit de Davis, mais les chasseurs inuits affirment qu'ils en voient maintenant plus régulièrement et en plus grand nombre. On est passé, dans cette région, de 25 signalements dans les années 1960, à 79 de 2000 à 2009, et à 62 de 2010 à 2014.

Selon Steve Ferguson, si les orques reviennent d'année en année et en plus grand nombre, cela veut dire que la chasse est bonne. « Ils prospèrent et se reproduisent », dit-il en ajoutant qu'il ne serait pas surpris de voir le nombre d'observations continuer d'augmenter.

Les ours blancs en revanche ne semblent pas avoir devant eux un avenir aussi prometteur.

DEPUIS PLUSIEURS CENTAINES de milliers d'années, l'ours blanc règne en maître absolu sur l'Arctique. Ce prédateur alpha est parfaitement conçu pour son mode de vie sur la glace. Il excelle à chasser le phoque annelé et le phoque barbu sur la banquise qu'il utilise comme plateforme. Mais l'Arctique se réchauffe deux fois plus vite que les latitudes moins élevées et l'habitat de l'ours blanc se transforme radicalement.

L'ours blanc a survécu à des épisodes de réchauffement par le passé au point même de se croiser avec le grizzli de Richardson dont le territoire chevauche le sien dans le sud de l'Arctique. Charlotte Lindqvist, biologiste évolutionniste à l'Université d'État de New York, à Buffalo, a publié en 2012 une étude révélant que les grizzlis et les ours blancs ont échangé leur ADN au cours des cinq derniers millions d'années. La chercheuse pense que ces hybridations étaient plus fréquentes pendant les périodes plus chaudes alors que les populations d'ours blancs déclinaient fortement et que les grizzlis migraient vers le nord. De fait, on a confirmé la présence d'un petit

nombre d'hybrides ours blanc-grizzli dans l'Arctique pendant la dernière décennie. Mais selon Andrew Derocher, un chercheur de l'Université de l'Alberta, même l'hybridation ne jouera vraisemblablement pas un grand rôle, cette fois, dans leur survie. En bref, les changements climatiques surviennent trop rapidement pour que l'ours puisse s'y adapter.

« En ce qui concerne l'ours blanc, l'inquiétude vient du fait que le pire est à venir, explique Gregory Thiemann, un chercheur spécialiste de cette espèce à l'Université York. Nous n'avons pas encore observé de déclin catastrophique, mais si l'on se fonde sur une bonne compréhension des relations existant entre les gaz à effet de serre, la glace de mer et l'ours polaire, cela ne saura tarder. »

Selon les estimations actuelles, la population mondiale d'ours blancs se situe autour de 20 000 à 25 000, un nombre relativement satisfaisant. Mais les scientifiques s'accordent à dire que l'avenir de ce mammifère est sombre.

Une étude de la commission géologique américaine publiée en juillet confirme que la menace la plus sérieuse demeure la fonte de la glace de mer. Elle prédit également que la population d'ours blancs déclinera que l'on réduise ou non les émissions de gaz à effet de serre. Selon cette étude, l'archipel Arctique du Canada où subsiste une épaisse couche de glace pourrait être leur dernier refuge à condition toutefois que le réchauffement planétaire ne dépasse pas 2° C.

Selon une autre étude publiée en novembre 2014 dans la revue PLOS ONE, qui prend en compte les projections climatiques si rien n'était fait, les ours blancs connaîtront des famines de grande ampleur et des difficultés à se reproduire dans tout l'archipel Arctique d'ici à 2100.

« Si on est incapable de maintenir les ours blancs dans le Haut-Arctique canadien et dans le nord du Groenland, c'est qu'ils n'existeront plus dans la nature », déclare Andrew Derocher, co-auteur de l'étude. Le problème c'est que l'ours blanc s'est adapté à chasser les phoques sur la plateforme de glace. « J'en ai vu tenter de saisir un phoque dans l'eau libre, dit-il, mais je n'en ai jamais vu un seul y parvenir. »





Ils trouvent une nourriture d'appoint sur la terre ferme pendant l'été, par exemple des oiseaux marins, des œufs ou de vieilles carcasses de caribou. Et même lorsque le menu estival est maigre, les ours blancs peuvent supporter de longs mois de jeûne. Et c'est là le point capital : les scientifiques pensent que la survie de l'ours blanc repose sur sa capacité à se nourrir de phoques très caloriques au retour des glaces.

Selon l'étude de PLOS ONE, les ours blancs de l'archipel feront face à une sérieuse augmentation de l'eau libre d'ici la fin de 2100. Bien que les mâles adultes puissent traverser sans trop de mal jusqu'à six mois de jeûne, les juvéniles, les bébés et les femelles en lactation souffriront beaucoup. On observe déjà chez certaines populations une baisse de poids et une mortalité accrue liées à la disparition de la glace.

Au moins les orques de l'Arctique ne risquent pas de menacer la source alimentaire des ours blancs. Les chasseurs inuits ont vu des orques chasser des phoques. Paul Irngaut, directeur de la faune et de l'environnement pour Nunavut Tunngavik Inc., une organisation d'Iqaluit qui défend les droits issus des traités des Inuits du Nunavut, estime toutefois que les phoques sont suffisamment nombreux.

Ferguson, Thiemann et Derocher sont tous d'accord sur ce point. De plus, ils font remarquer que les orques chassent durant les mois d'été où l'eau est libre de glace. Ils se hâtent de quitter l'Arctique avant l'apparition de la banquise et le retour des ours blancs qui, eux, commencent leur saison de chasse.

À long terme, les orques peuvent même être une aubaine pour les ours, car ils sont des mangeurs inconvenants qui laissent derrière eux d'appétissantes carcasses. On a observé des ours se

L'ours blanc (ci-dessus) qui chasse les phoques à partir de la banquise fait face à un avenir incertain avec le réchauffement de l'Arctique. Un scientifique raconte qu'il n'a jamais vu un ours réussir à chasser un phoque dans l'eau libre.

régaler de ces restes échoués sur les rivages. Cela ne signifie pas pour autant que l'appétit des orques n'aura aucune répercussion sur l'écosystème de l'Arctique. Cory Matthews, étudiant au Ph. D. à l'Université du Manitoba a analysé les isotopes stables d'azote de dents appartenant à deux orques trouvées mortes dans la baie d'Hudson. Les résultats laissent croire que ces animaux se sont nourris de bélugas, de baleines boréales et de narvals.

L'arrivée d'un nouveau prédateur doté de capacités exceptionnelles pourrait avoir des répercussions sur ces espèces déjà fragiles. Le béluga de l'est de la baie d'Hudson et de la baie d'Ungava voisine figure déjà sur la liste des espèces menacées du Comité sur la situation des espèces en péril au Canada (COSEPAC). La population locale de baleines boréales s'est bien rétablie de la chasse à la baleine commerciale, mais fait partie des espèces « préoccupantes » du COSEPAC, ce qui signifie qu'elle ne court pas de danger imminent mais pourrait être menacée si les conditions changeaient. Le narval tombe également dans cette catégorie.

Bien que ces trois espèces sachent reconnaître un prédateur lorsqu'elles en voit un, elles sont peu entraînées à échapper à un

Sharon Oosthoek (sharonwrites.ca) rédige des articles sur les sciences et l'environnement dans plusieurs publications, dont le Globe and Mail, Today's Parent et Canadian Wildlife.



poursuivant qui se déplace très vite et qui chasse en meute. La technique privilégiée des épaulards est d'attaquer la proie par dessous, mais ils ont une capacité d'adaptation exceptionnelle. On a observé des épaulards qui couvraient l'évent d'une baleine boréale et gardaient les mères sous l'eau assez longtemps pour s'emparer de leurs veaux. On en a aussi vu qui mordaient les nageoires et la queue avant de donner l'assaut final.

Normalement, les bélugas, les baleines boréales et les narvals trouvent refuge sous la banquise. Mais les conditions ne sont plus normales dans l'Arctique et leur abri de glace disparaît de plus en plus. Quand il n'y a pas de glace, ces proies se dirigent en eau peu profonde peut-être parce qu'elles espèrent que le risque de s'échouer découragera les orques de les suivre.

Bien que Steve Ferguson ne puisse prédire les effets que la présence des orques aura sur l'une ou l'autre de ces trois espèces, cela ne l'empêche pas de s'inquiéter. « Je crois qu'elles vont en souffrir, dit-il. Nous voulons surveiller la situation de près. »

Le chercheur s'inquiète aussi des répercussions qu'aura une moindre disponibilité de bélugas, de baleines boréales et de narvals sur les collectivités inuites qui tirent leur subsistance de la chasse. Même cette activité n'enrichit personne, elle représente un élément primordial de la culture inuite. La chasse en commun et le partage de la prise soudent les membres de la communauté.

Le gras et la peau des cétacés sont aussi une source importante de nutriments qui seraient autrement difficilement accessibles dans l'Arctique. Ils contiennent une forte teneur en rétinol (une forme de vitamine A), en vitamine B, en vitamine C, en gras polyinsaturés et en protéine. De plus, le muscle de baleine est riche en fer et en zinc.

Les Inuits pourraient toujours leur substituer le gras d'orque,

Les orques (CI-DESSUS, À DROITE) ont peut-être déjà une incidence sur l'écosystème de l'Arctique. Les analyses des scientifiques suggèrent qu'elles se nourrissent de baleines boréales, de narvals et de bélugas menacés (CI-DESSUS, À GAUCHE).

mais ils savent ce qu'ils aiment et ce n'est pas la viande d'orque. « On opterait davantage pour le narval », déclare Jobie Attitaaq de la baie de l'Arctique. Puis il ajoute : « Les orques sont des chasseurs hors pair. Ils n'oublieraient jamais qui a fait le mauvais choix de s'attaquer à eux et ils se retourneraient contre vous. Alors on ne les chasse pas. »

Pour le moment, Jobie Attitaaq ne croit pas que la chasse traditionnelle soit menacée par les épaulards. En fait, ce serait plutôt l'inverse. Ces prédateurs ont tendance à pousser leurs proies vers les eaux peu profondes, où les chasseurs inuits peuvent plus aisément atteindre leur cible.

En tous cas, les épaulards rôdant autour du Zodiac de Remi Foubert-Allen, près de Churchill, ont exactement cet effet sur les bélugas. On peut voir facilement leur corps blanc et lisse sous la surface de l'eau alors qu'ils se massent près des rives. Les orques n'avaient pas faim ou peut-être étaient-ils distraits par le bateau rempli de touristes enthousiastes qui bondissait dans les vagues. Toujours est-il que, ce jour-là du moins, les nouveaux prédateurs alpha du Nord n'ont pas exhibé leurs talents de chasseur.

Pourtant, comme le fait remarquer Steve Ferguson, l'Arctique change rapidement et nous devons nous intéresser de près à ce qui s'y passe. « Plus nous aurons de prévisions justes sur l'évolution de la situation dans un avenir proche, plus nous pourrions nous préparer à affronter les changements. »

